

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LA GAZETTE

DES

## Familles Canadiennes

---

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

---

---

Vol. 2 . QUEBEC, 15 NOVEMBRE 1870. No. 3.

---

---

RÉDACTEUR : L'ABBÉ N. A. LECLERC.

---

---

### Sommaire.

Un nouvel article à notre programme—Sixième entretien sur la famille—La lecture des romans—Chronique—Faits divers—Agriculture—Recettes—Feuilleton, le pain et le fromage—Conditions.

---

### Nouvel article à notre programme.

---

Bon nombre de nos abonnés ayant exprimé le désir de nous voir ajouter aux matières ordinaires de la Gazette des familles Canadiennes des *faits divers*, nous commençons dès aujourd'hui à nous rendre à leur juste désir, et désormais nous serons fidèle à remplir ce nouvel article de notre programme. Ces faits divers viendront à la suite de la chronique et serviront à la compléter.

## Sixième entretien sur la famille.

L'HOMME ET LA FEMME, LEURS PRÉROGATIVES, LEURS OBLIGATIONS,  
COMME CHEFS DE LA FAMILLE.

La famille est la société en petit, si la famille est bonne et chrétienne, la société sera vertueuse et bénie. On ne saurait donc attacher trop d'importance à faire comprendre aux chefs de chaque famille, toute l'étendue de leurs devoirs et de leurs obligations. C'est pour arriver à cette fin que nous allons encore entretenir nos lecteurs des rapports qui doivent exister entre les époux.

L'homme et la femme n'étant plus qu'une même chair, qu'un même cœur, tout doit être commun entr'eux. Rien de ce qui regarde l'un ne doit être caché à l'autre, quand il s'agit des intérêts communs de la famille. Le mari qui agit toujours à la cachette de sa femme, la femme qui ne consulte pas son mari, prouvent tous deux qu'ils manquent de cette confiance réciproque, qui est la suite nécessaire du véritable amour.

Ainsi, si le mari aime sa femme, qu'il lui confie tout ce qui concerne les intérêts du ménage, les marchés qu'il veut faire, &c. Que la femme, de son côté, rende son mari le confident de ses projets, de ses joies et de ses peines. Le premier et le plus intime ami pour un mari doit être sa femme, de même que pour la femme, le mari doit être le premier dans son affection, et par conséquent, dans sa confiance.

Ils doivent tous deux éviter avec soin de se faire des reproches sévères, de s'adresser des paroles injurieuses. La femme surtout doit être de la plus grande réserve à ce sujet. Qu'elle se rappelle qu'elle est l'être faible et qu'elle a constamment besoin de l'appui de son mari, et lors même que

celui-ci se rend coupable à son égard de torts graves, qu'elle sache dissimuler, et ne rien dire surtout de blessant. Elle doit plutôt chercher à gagner le cœur de son époux par voie d'insinuation, par la patience et la douceur.

Que de femmes, pour n'avoir pas voulu suivre ce conseil, se sont préparé à elles-mêmes les plus déplorable malheurs, les chagrins les plus cuisants ! Combien n'ont pas rendu leurs maris méchants, en les désaffectonnant ; à force de leur adresser les reproches les plus amers.

Il y a de ces femmes qui ont le triste talent de rendre le séjour de leur maison insupportable. Le mari ne peut y entrer sans recevoir une bordée d'injures des mieux assaisonnées.

Elles lui demanderont, par exemple, d'un ton impérieux et de colère, d'où il vient ?—avec qui il a passé son temps ?—ce qu'il a fait ?—Elles le traiteront de paresseux, de *coureux*, de malpropre, d'ivrogne, de bête, &c. Et le moyen pour le mari, s'il n'a la patience d'un ange, d'endurer cette avalanche, sans dire mot.

Supposons que le pauvre mari ait tous les défauts qui lui sont reprochés avec tant d'aigreur, ces insultes et ces reproches le corrigeront-ils ? Oh ! non, loin de là, ils ne feront que le décourager et l'enfoncer de plus en plus dans l'abyme du désordre.

Nous avons connu des maris qui, au commencement de leur ménage étaient de vrais modèles de bons époux, et qui ont été pervertis par les tracasseries de femmes insupportables. Mais, les pauvres femmes, elles payaient cher ensuite les fougues de leur caractère et de leur mauvais cœur, car la femme qui pervertit l'homme est toujours victime de ses imprudences et de ses folies.

À ces femmes, si elles peuvent être ramenées à

des sentiments plus chrétiens et plus raisonnables, nous allons mettre sous leurs yeux un modèle qui pourra leur être d'un grand secours.

A Paris, il y a de cela 200 ans, vivait un homme que tout le monde nommait Maurice-le-diable, tant il inspirait d'horreur par ses emportements et ses désordres. Et, à vrai dire, c'était un diable à face humaine. Dans le même quartier de la ville, vivait une jeune fille qu'on nommait Anne-la-sainte, tant elle avait de vertu. Maurice-le-diable, l'ayant rencontré un jour, lorsqu'elle sortait d'un pauvre réduit où gisait une vieille femme infirme et malade, fut frappé de son air de douceur et de sa grande modestie. Le souvenir de cette jeune fille se grava si profondément dans son esprit qu'il ne pouvait l'éloigner ni le jour ni la nuit. Il éprouvait le plus grand désir de la demander en mariage, mais il se disait : comment voudrait-elle d'un homme dont tout le monde a peur. Un jour, cependant, il surmonta sa répugnance et poussé par son bon ange, il alla frapper à la porte de la famille de Anne. A sa vue, on eût dit que le démon en personne était entré dans cette maison ; tous, à l'exception de Anne, parurent effrayés. La jeune fille lui présenta un siège avec beaucoup de grâces et fit tout en son pouvoir pour le mettre à l'aise. Enhardi par cet air de bonté, Maurice, lui fit de suite l'aveu de son amour, pour elle, et la demanda en mariage. La jeune fille lui dit de revenir dans quelques jours, et le reconduisit avec toute la politesse que lui dictait sa charité sans bornes.

Après le départ de Maurice, il fallait entendre les parents et les voisins. Et on assombrissait tellement le portrait de Maurice, que ce n'était plus seulement un diable, mais un enfer ! au milieu de tout ce vacarme, Anne était calme et se contentait de dire :

Cet homme est irrité contre ses semblables, il a besoin d'un cœur qui l'aime et qui adoucisse l'amertume de son âme.

Quand elle fut seule avec sa mère, elle lui parla avec tant de conviction, qu'elle en obtint la permission d'épouser ce pauvre Maurice. Cette jeune fille connaissait parfaitement cet homme, mais elle avait un tel désir de gagner cette âme à Dieu, que sa charité lui fit mettre de côté toute autre considération.

Quinze jours après cette scène, Maurice-le-diable conduisit Anne la-sainte à l'autel, au grand étonnement de toute la ville.

Une semaine, deux semaines se passèrent, tout allait à merveille dans le ménage de Maurice, car il aimait tendrement sa femme ; mais la troisième semaine, ayant visité un cabaret et ayant été irrité par un de ses semblables, il entra chez lui tout furieux, accabla sa femme de malédictions et alla jusqu'à la frapper rudement.

La jeune femme ne dit rien d'abord, et supporta tout sans proférer une plainte ; mais quand son mari se fut un peu calmé, elle se leva, et toute baignée de larmes, se jeta à genoux à ses pieds et lui dit : Cher mari, je suis indigne de ton amour, je le sais, j'ai de grands défauts et je mérite de plus grands châtimens que ceux que tu m'as infligés. Mais je t'en conjure, pardonne-moi, en retour de l'affection que j'ai pour toi, et prie Dieu pour qu'il me fasse la grâce de me corriger.

A cette vue, en entendant un tel langage, cet homme, qui n'avait jamais entendu une parole de sympathie, est tout étonné, tout bouleversé. Aussitôt il relève sa femme et, la pressant sur son cœur, il lui dit en sanglotant : Cher ange, c'est moi qui devrait être à tes pieds. Ah ! chère femme, tu viens de briser mon cœur de roche, et changer un

monstre de cruauté en un homme timide et prêt à faire tous les sacrifices pour ton bonheur. Tu m'as reconcilié avec mon Dieu que je détestais dans tous mes semblables. Enseigne-moi mes prières que je n'ai jamais récitées depuis ma première communion, apprends-moi mes autres devoirs de chrétien.

Deux semaines plus tard, à la grande surprise et à l'extrême édification de tout le monde, Maurice était à la table sainte, pieux comme un séraphin. De cette époque, il fut un tout autre homme, et le changement fut si complet, que l'on cessa de l'appeler Maurice-le diable, pour ne le désigner que sous le nom du *bon Maurice*.

Cet homme était assez riche, et comme il n'eut pas d'enfant, il donna plus tard une partie de ses propriétés pour bâtir un hospice pour les veuves et les orphelins. Tous les jours, on les voyait lui et sa femme, visitant les malades, consolant les affligés, et répandant d'abondantes aumônes autour d'eux. Il donna beaucoup d'édification là où il avait répandu le scandale à profusion ; et c'était une jeune femme qui, par sa douceur et sa charité, avait opéré ce prodige.

Femmes chrétiennes, toutes vous pouvez opérer le même prodige, si votre mari a de grands défauts, et si vous avez la même bonne volonté.

---

## De la lecture des Romans.

*A une jeune dame qui essaie de justifier sa conduite relativement à la lecture des romans de notre époque.*

Madame,

Vous avez été très-pieuse durant vos heureuses années de pension ; encore actuellement vous ne voudriez à aucun prix abjurer la piété ; vous en conservez la plupart des

pratiques, et cependant vous vous permettez des lectures incompatibles avec une piété vraie et sincère, des lectures où se trouvent des maximes et souvent des peintures de mœurs qu'une femme vraiment chrétienne doit tenir à ignorer, parce qu'elles sont contraires à la sainteté de la religion à laquelle elle a le bonheur d'appartenir.

Vous prétendez que votre position dans le monde vous rend ces lectures indispensables. On ne parle que de cela, dites-vous, dans les salons, et si vous ne vous mettiez pas en état d'en parler vous-même, vous seriez regardée comme une ignorante, comme une personne qui n'est pas de son époque. Permettez-moi, Madame, de répondre à ces prétextes.

D'abord vous ne disconviez pas que ces livres que vous lisez sont contraires à la piété et même bien souvent aux bonnes mœurs, qu'ils outragent Dieu par conséquent. Et vous croyez que vous pouvez avoir des raisons légitimes pour les lire ! Considérez bien ce que vous faites, le motif qui vous fait agir et le rôle que vous jouez en cela.

Vous nourrissez votre âme de poison ; vous lui ôtez sa santé, sa force, sa beauté. Si votre médecin vous disait qu'un aliment à la mode vous est contraire, qu'il vous jettera promptement dans un état d'épuisement et de langueur, qu'il défigurera vos traits, fera disparaître la fraîcheur de votre teint et sillonnera votre front des rides de la vieillesse, nulle considération ne vous déciderait à en faire usage. Pourquoi estimez-vous moins votre âme que votre corps ? Réfléchissez sur la conduite que vous entreprenez de justifier. Vous avez reçu de Dieu une âme immortelle et douée pour la vie présente de précieuses qualités, une éducation pieuse avait développé d'une manière admirable tous les dons naturels et surnaturels que vous aviez reçus de Dieu. Vous avez montré dans certaines circonstances une élévation de sentiments, une pureté de vues et une énergie de volonté qui ont excité l'admiration, et montré avec quelle sincérité vous aviez promis de ne jamais démentir votre glorieux titre d'enfant de Marie. Oui, je le dis à votre louange, vous aviez une grande et belle âme ; vous aimiez Dieu, vous aimiez à le prier, à élever vos pensées et

vos sentiments vers le ciel. Mais, dites-moi si, après ces lectures, vous avez encore du goût pour la prière, si vous vous sentez à l'aise avec Dieu, si vous avez autant de dispositions pour la vertu ! Dites-moi si vous éprouvez le même attrait pour la communion. Non, n'est-ce pas ? Ah ! c'est que votre âme a perdu sa santé et ses forces ; vous lui ôtez également sa candeur, la pureté de ses pensées, car ces lectures la souillent.

On ne parle que de cela dans les salons. Oui, et c'est précisément ce qui doit faire gémir toute âme qui aime Dieu ; c'est ce qui doit porter les femmes chrétiennes à lutter avec courage pour réagir contre un scandale aussi malheureusement répandu. Quoi ! vous voyez votre Dieu partout outragé, sa religion méprisée, les défenses faites par l'Eglise comptées pour rien, et sous prétexte que ces scandales sont affreusement multipliés, vous allez vous mettre du côté de ceux qui s'en rendent coupables ! Que penseriez-vous d'une fille qui dirait à sa mère : Il y a tant de monde qui dit du mal de vous, qui cherche à vous décrier et à vous déshonorer, que je n'ose pas prendre votre défense, même je suis forcée de faire comme les autres pour éviter les quolibets qui ne manqueraient pas de tomber sur moi ? Cela est impossible, allez-vous dire. Oui, cela est impossible, et si l'on entendait un pareil langage, on ne croirait pas à ses oreilles ; mais il y a une conduite plus révoltante que ce langage impossible, c'est celle d'une âme qui a la foi, qui sait que son Dieu est infiniment bon, qui le voit outragé par le grand nombre, et qui l'outrage elle-même pour ce motif. Or, cette conduite est la vôtre.—Si vous ne vous mettiez pas en état de parler des mauvais romans, vous seriez regardée comme une ignorante. Avez-vous bien réfléchi à une pareille raison ? Il y a trois espèces d'ignorances : une qui déshonore, une qui est indifférente et une qui est un titre de gloire.

Ignorer sa religion, ses devoirs, ce que l'on doit à Dieu, à ses proches, au prochain en général, c'est un déshonneur auquel on ne sera jamais trop sensible. Ne pas posséder les connaissances qui, quoique moins importantes, sont regardées comme indispensables à notre condition et comme

devant être le résultat de l'éducation qui nous a été donnée, est encore un légitime sujet de confusion, parce qu'alors il y a lieu de croire ou que nous manquons d'intelligence, ou que nous n'avons pas voulu profiter des leçons qui nous ont été données. Voilà l'ignorance qui déshonore.

Il y en a une autre que l'on peut appeler indifférente : c'est celle des choses qui n'est nullement nécessaire de connaître, bien qu'on eût pu les apprendre sans blesser aucun devoir. Telle est pour vous l'ignorance des langues, des mathématiques, du droit, etc.

Enfin, il y a une ignorance qui est un titre de gloire, surtout pour une femme : c'est l'ignorance du vice, de tout ce qui corrompt le cœur et salit l'imagination. Soyez bien sûre, Madame, que si dans n'importe quelle société convenable vous laissez voir ouvertement votre parti pris de ne lire aucun de ces romans licencieux qui n'ont d'autre but que la perversion des mœurs, vous gagnerez l'estime de toute personne raisonnable et judicieuse. Quant aux autres, qu'avez-vous besoin de vous en occuper ?

Puis voyez le rôle que vous jouez. Par votre baptême, votre famille, votre éducation, vos premiers sentiments, vous êtes chrétienne ; vous éprouveriez une vive et juste indignation si l'on refusait de vous compter au nombre des femmes qui tiennent à conserver ce titre, si l'on prétendait vous classer parmi les personnes de votre sexe qui ont passé du côté des ennemis de l'Eglise ; et cependant vous désobéissez à l'Eglise en une chose d'extrême importance ; vous contribuez à donner de la faveur à des livres qui sont faits pour pervertir ses enfants. En réalité, vous vous mettez dans le camp de ses ennemis.

Dites-moi, ne serait-il pas plus glorieux pour vous de vous enrôler dans la phalange de ces femmes dévouées à Dieu et à l'Eglise, qui entreprennent de lutter contre le mal et d'en diminuer au moins les progrès, au lieu de les favoriser comme vous faites ?

Permettez-moi de finir cette lettre par ces lignes d'un règlement que vous possédez, mais qui pourra profiter à

d'autres personnes de votre condition, qui ne le connaissent peut-être pas :

“ Rien n'est plus funeste que la lecture des mauvais livres. C'est un poison qui n'est jamais inoffensif, lors même que son effet ne serait pas immédiat. Un mauvais livre peut quelquefois amuser, mais que doit-on penser d'une jeune fille ou d'une femme chrétienne qui s'oublie jusqu'à s'amuser aux dépens de la religion et des bonnes mœurs ?

“ Il en est de la lecture des romans comme de l'usage des liqueurs fortes : plus on s'y livre, plus on enflamme en soi la passion de les lire encore. Mais de même que les insensés qui abusent des boissons enivrantes tombent sans s'en apercevoir dans un véritable abrutissement, de même les lecteurs, et surtout les lectrices de romans, arrivent très-vite à un abaissement des facultés intellectuelles. Quand vous verrez une jeune fille ou une femme se laisser entraîner à la lecture habituelle des romans, vous pouvez être sûr que son intelligence diminuera bientôt. Non-seulement elle perdra le goût des bonnes œuvres, mais elle ne s'occupera plus qu'à la dérober des affaires de sa maison. Toutes ses autres qualités subiront le sort de son intelligence : elle deviendra rêveuse, triste, souvent maussade. Sa sensibilité, toujours excitée par les péripéties qu'échauffe un romancier qui, à part lui, se moque de ceux qui le liront, n'existera plus pour les événements de la vie réelle. Elle sera sans cœur et sans entrailles pour les souffrances véritables. Sa physionomie même changera bientôt d'une manière qui n'échappera pas à un observateur attentif : elle perdra son air de candeur, de franchise, de pudique enjouement, ses manières tout à la fois expansives et réservées. Ce n'est pas tout encore. Parmi ceux qui ont quelque connaissance du monde et du cœur humain, personne ne croit à la chasteté d'une femme qui a la passion de la lecture des romans : comment croirait-on à sa piété ? Evitez cet immense danger, ou vous perdriez infailliblement votre candeur et votre innocence.”

P.-F. R.

---

## CHRONIQUE.

---

La tempête du 18 d'Octobre qui a causé des accidents graves et nombreux, le tremblement de terre qui a eu lieu deux jours plus tard et qui, par suite de sa durée, de la force de ses secousses, a été causé de désastres sérieux, surtout dans les paroisses de la Baie St. Paul, les Eboulements, St. Paschal et la Rivière Ouelle, et qui a jeté l'épouvante par tout le pays, la guerre si désastreuse que se livrent les deux premières puissances de l'Europe, le triomphe de la révolution en France, en Italie, en face des prophéties si sombres qui se rapportent au temps présent ainsi qu'à ceux qui devront précéder le jugement général et que la presse a publiées tour à tour ; toutes ces circonstances réunies, jettent la crainte et l'inquiétude dans tous les esprits. Souvent, nous entendons ces graves questions : mais que va-t-il arriver ? qu'allons-nous devenir ? la fin du monde est-elle proche ?

Il nous faudrait être prophète nous-même, pour résoudre autant de problèmes aussi sérieux, et le parti le plus sage que nous ayons à prendre est de ne rien dire pour augmenter la crainte générale. Cependant nous croyons pouvoir avancer avec tous les hommes sérieux que les temps sont mauvais que les malheurs, qui s'appesantissent sur la terre, ne sont que le prélude de malheurs plus grands encore. Voici sur quoi nous appuyons cette prévision : Le Seigneur a lancé cet anathème : malheur à celui par qui le scandale arrive ; et suivant les plus graves commentateurs, cette menace ne s'adresse pas seulement aux individus, mais encore et plus encore aux peuples et aux nations. C'est à ces derniers surtout que sont annoncés des châtimens temporels. Or nous le demandons avec effroi, le scandale chez les

peuples et les nations n'est-il pas porté au plus haut point, l'étendard de l'esprit de révolte, de l'impiété, du matérialisme, de l'orgueil, etc., n'est-il pas partout porté en triomphe ? Les peuples et les nations ne sont-ils pas impies et blasphémateurs, persécuteurs de la justice et des saines doctrines, dans leur gouvernement ? Les peuples mêmes chrétiens et catholiques ne sont-ils pas athées ou payens dans leur législation. La France, cette fille aînée de l'Eglise, n'a-t-elle pas effacé le jour du Seigneur dans son code pour le remplacer par une fête toute profane et où tout est fait pour éloigner la pensée du créateur ?

En face de ces désordres et de ces scandales rapprochés de l'anathème du Seigneur, que ne doit on pas craindre, quels malheurs épouvantables ne doit-on pas attendre pour un avenir prochain ? un mois et demi seulement nous sépare de la fin de l'année 1870 ; mais, d'ici à cette date si rapprochée, que de fléaux peuvent tomber sur l'humanité, peuvent accabler les peuples et les souverains ? Combien de trônes sont fortement ébranlés et sur le point de s'écraser ? Que de couronnes ne tiennent que par un fil au chef des rois et des empereurs dont elles ceignent le front et qui peuvent rouler, d'un jour à l'autre dans la poussière et la boue ? Et, au profit de qui s'accumuleront ces ruines ? De la révolution, des hommes du mal, des ennemis de la société. Et alors que devons-nous attendre de ces nouveaux chefs ? L'anarchie, la persécution, le sang, le carnage, la mort.

Tout est préparé pour l'avènement d'un règne aussi sombre, pour les plus grands châtimens. Mais nous espérons que Dieu abrégera ces temps, fera disparaître de la face de la terre les hommes de péché, soit en les anéantissant, soit en les conver-

tissant, pour rendre à son Eglise sa pleine et entière liberté.

Le 27 du mois dernier, une dépêche télégraphique nous apprenait une bien triste nouvelle; pour la France, celle de la capitulation de Metz. Bazaine a mis bas les armes, et s'est livré avec toute son armée, au roi de Prusse. Voilà donc encore 150,000 hommes qu'on vient d'offrir à l'ennemi, en holocauste. Quelle humiliation pour la France ! Toutes ses troupes régulières, 270,000, sont aujourd'hui prisonnières, et livrées à la tyrannie de l'Allemagne !

La révolution est encore entrée dans Rome, à l'ombre du drapeau Italien. Pie IX, le magnanime Pie IX, notre bien-aimé père à nous tous catholiques, est prisonnier et confié à la garde d'une soldatesque impie et effrénée. Cet événement, plus que tous les désastres de la France, doit nous attrister amèrement et nous engager à tenir toujours nos mains et nos cœurs élevés vers le ciel pour le supplier de protéger notre mère, la Sainte Eglise, et son auguste chef.

Victor Emmanuel, ce roi faible et ambitieux, qui, il n'y a que quelques semaines, était aux portes de la mort, presque en face de son souverain Juge, et qui suppliait le vicaire de Jésus-Christ de le traiter avec miséricorde et même de lui accorder une dernière bénédiction, vient d'entrer dans la Ville Eternelle, et d'élever son trône sur les marches du Vatican. Cette audace sacrilège demeurera-t-elle longtemps impunie ? Nous n'osons le croire, et bientôt cet impie recevra le juste châtiment de son forfait, ce fils rebelle sentira toute la pesanteur du bras du Tout-puissant qui le brisera. Enfin son sort sera celui de tous les persécuteurs des papes ; car Dieu n'a qu'un poids et qu'une mesure, et s'il

temporise quelquefois, c'est pour porter un coup plus terrible sur l'impénitent.

Avant de terminer cette chronique nous allons donner la réponse que Pie IX fit à la lettre que lui avait adressée Victor Emmanuel, avant d'entrer dans Rome.

“ Majesté,

“ Le comte Ponza de San Martino, m'a remis une  
“ lettre qu'il a plu à Votre Majesté de m'adresser ;  
“ mais elle n'est pas digne d'un fils affectueux qui  
“ se fait gloire de professer la foi catholique, et  
“ s'honore d'une loyauté royale. Je n'entre pas  
“ dans les détails de la lettre même, pour ne pas  
“ renouveler la douleur qu'une première lecture  
“ m'a causée. Je bénis Dieu, qui a souffert que  
“ Votre Majesté comblât d'amertume la dernière  
“ période de ma vie. Au reste, je ne puis admettre  
“ les demandes exprimées dans votre lettre, ni me  
“ rallier aux principes qu'elle renferme. J'invoque  
“ de nouveau Dieu, et je remets entre ses mains ma  
“ propre cause, qui est entièrement la sienne. Je  
“ le prie d'accorder des grâces abondantes à Votre  
“ Majesté, de la délivrer de tout péril, et de lui faire  
“ part des miséricordes dont elle a besoin.”

Du Vatican, le 11 septembre 1870,

“ Signé : Pie IX, pape.

Vit-on jamais plus de mansuétude dans un père, s'adressant à un fils en révolte contre lui !

---

## FAITS DIVERS.

—La ville de Québec a voté 1,000,000 de piastres pour la construction du chemin de fer de la rive nord du St. Laurent.

La ville des Trois-Rivières et le comté de Champlain ont voté, chacun, 100,000 piastres pour le même objet.

RÉSISTANCE PRODIGIEUSE.—Quand les piémontais ont attaqué Civita Castellano, cette petite ville n'était défendue que par 125 zouaves, et cependant elle a tenu tête pendant deux longues heures à 15,000 soldats Italiens.

—M. Chs. Pâquet, zouave pontifical canadien, écrit de Livourne, le 28 septembre :

“ Le jour de la prise de Rome, les romains étaient animés contre les zouaves d'une fureur impossible à décrire. Ils en ont coupé trois par morceaux. Ils ont jeté un zouave et une scœur de charité dans le Tibre, par dessus le pont Sixte.

“ On me dit qu'ils ont décapité le capitaine Cinq-Mars, et qu'ils ont promené sa tête sanglante, dans le Corso, au bout d'une carabine, en criant : Mort aux zouaves ! Les pauvres zouaves qui ont été faits prisonniers à la *Porta Pia* et au *Pincio* ont été conduits à la place *Colonne*, au milieu des cris et des huées de la foule. On leur crachait au visage, on leur donnait des coups de bâton sur la tête.

“ On peut donc appliquer aux zouaves pontificaux ces belles paroles de l'Écriture : *Digni habiti sunt, pro nomine Jesus contumeliam pati* ; ils ont été trouvés dignes de souffrir des opprobres, à cause du nom de Jésus.

—Le 25 octobre dernier, la paroisse de Ste. Geneviève a été plongée dans une grande consternation par un terrible accident. Un éboulement de terre, sur une étendue de cinq arpents, le long de la rivière Champlain, arrivé vers les deux heures de l'après-midi, ensevelissait sous ses ruines une maison entière, celle de M. Laurent Lahaie. Il y avait huit personnes dans cette maison, mais quatre ont pu échapper à la mort. Trois d'entr'elles, Délima Tiffaut, épouse de M. F. X. Lahaie, Thersile Lahaie et Alvina Lahaie ont été trouvées mortes sous les décombres de la maison. Euprosine Lahaie, retirée d'abord vivante, a succombé à ses graves blessures, quelques heures plus tard.

M. Lahaie a eu une jambe cassée et broyée, et son épouse, une côte enfoncée.

Une partie de la grange est aussi tombée dans l'éboule-

ment et il s'en est suivi la perte d'une partie du grain qu'elle contient.

On croit que le dernier tremblement de terre a beaucoup contribué à amener cette catastrophe.

Les paroissiens de Ste. Geneviève prouvent leur sympathie pour leur frère malheureux, par l'assistance qu'ils lui donnent.

**TREMBLEMENT DE TERRE.**—A la Baie St. Paul, une partie du portail de l'église s'est écroulée, emportant un morceau de la voûte, et le reste des murs est tellement lézardé, qu'il est douteux qu'on puisse les réparer.

Le couvent des sœurs de la Congrégation est inhabitable pour le moment, trois cheminées et le plafond des mansardes étant démolis en partie.

Dans le village, presque toutes les cheminées se sont écroulées en tout ou en partie.

La secousse a été telle que toutes les habitations paraissent être sur un volcan. La terre s'ouvrait en bien des endroits et lançait des colonnes d'eau, mêlée de sable, à une hauteur variant de six à quinze pieds.

Une boutique a été tellement enfouie dans la terre, qu'il n'en reste plus aucun vestige.

Les églises de St. Urbain, celles de St. Paschal, de la Rivière Ouelle, et de Ste. Louise ont subi des accidents plus ou moins sérieux.

---

## AGRICULTURE.

—  
CAUSERIE.

—  
**Le curé et ses habitants.**

—  
(Suite.)

*M. le curé.*—Mes bons amis, voici la lettre du petit Baptiste que je vous ai promise hier. Sans être un chef-d'œuvre de style épistolaire, tout y est

si naturel, si sentimental, qu'elle est tout ce qu'on peut exiger de mieux d'un enfant de quinze à seize ans. Donnez toute votre attention.

“ Ma mère chérie,

“ Que je suis heureux de pouvoir vous écrire, en  
“ ce jour, et vous dire tout ce qui me touche. Si  
“ je n'étais pas éloigné de vous, je pourrais me  
“ vanter d'être le plus heureux des enfants ; car le  
“ bon Dieu m'a fait la grâce de trouver le meilleur  
“ des maîtres. J'ai ici tout ce que je peux désirer :  
“ un travail modéré, une excellente nourriture, j'ai  
“ sans cesse sous les yeux une culture qui ne laisse  
“ rien à désirer. Je ne suis plus surpris d'appren-  
“ dre que M. P. a fait sa fortune avec ses terres.  
“ Quand on cultive aussi bien qu'il le fait, une terre  
“ est un trésor inépuisable. Une certaine étendue  
“ du champ de mon bon maître est une terre pier-  
“ rense, sablonneuse, et en tout semblable à notre  
“ pauvre champ. Eh ! bien, croiriez-vous que ce  
“ terrain, qui n'a que deux arpents d'étendue, profite  
“ autant et même plus que toute notre terre !  
“ Dame ! Il est si bien épierré, si bien engraisé,  
“ qu'il est impossible qu'il en soit autrement. Si  
“ vous voyiez encore comme M. P. a su profiter  
“ des roches qu'il y avait sur sa terre pour faire  
“ une belle clôture !

“ Tout ce que je vois ici me fait croire que plus  
“ tard, je pourrai tous vous faire vivre à l'aise avec  
“ notre pauvre terre. Mais nous parlerons de cela  
“ plus tard ; pour aujourd'hui, je dois me contenter  
“ de vous dire que j'ai la confiance, que je pourrai  
“ bientôt vous faire vivre, vous, mon cher papa,  
“ mes petits frères et mes petites sœurs, sans qu'il  
“ vous manque rien. Ah ! alors, je serai plus heu-  
“ reux que le seigneur de la paroisse !

“ Savez-vous, chère bonne et tendre mère, que  
“ M. P. vient de me dire qu’il était très content  
“ d’apprendre que je sais lire et écrire, qu’il allait  
“ utiliser mes faibles connaissances pour son avanta-  
“ ge et le mien. N’en voilà-t-il pas assez pour me  
“ faire sauter de joie. Quand bien même que ce  
“ travail de la plume ne me procurerait que quatre  
“ à cinq piastres par mois, ça serait toujours assez  
“ pour vous procurer les petites douceurs dont on a  
“ besoin à votre âge ; et mes quinze louis me reste-  
“ raient pour vous procurer la nourriture et le  
“ vêtement.

“ Tenez, chère petite maman, tant que votre petit  
“ Baptiste aura un cœur qui battra dans sa petite  
“ poitrine, une tête sur les épaules, des bras suspen-  
“ dus au corps, il se dévouera à votre soutien et à  
“ celui de toute la famille ! Que je suis heureux  
“ d’appartenir à d’aussi bons parents, qui m’ont  
“ donné, dès mon bas âge, des instructions que je  
“ n’oublierai jamais. Je vous dois plus que la vie ;  
“ puisque je vous dois de connaître le bon Dieu et  
“ mes devoirs envers lui et envers vous.

“ Continuez, bonne petite maman, à prier la bonne  
“ Vierge pour qu’elle protège toujours votre petit  
“ Baptiste, et qu’il réussisse dans ses projets qui  
“ sont tous pour votre bonheur.

“ Comme il est déjà onze heures du soir et qu’il  
“ me faudra être prêt à partir pour le travail à cinq  
“ heures demain matin, je vais terminer cette lettre,  
“ en vous assurant que je ne vis que pour le bon  
“ Dieu et pour vous, et en vous priant d’embrasser  
“ pour moi, mon bon papa, mes frères et sœurs et  
“ en les assurant que je les aime tous de tout mon  
“ cœur, ainsi que vous, chère bonne maman, &c.

Votre fils dévoué, &c.,

PETT BAPTISTE.

“ *P. S.*—Ah ! Seigneur ! que le bon Dieu nous  
“ aime ! chère petite maman ! Au moment où j’al-  
“ lais plier ma lettre, le bon M. P. est entré dans  
“ ma chambre, et il m’a dit de l’air le plus affec-  
“ tueux : pauvre enfant, tu souffres beaucoup, n’est-ce  
“ pas, de la misère de tes parents. Eh ! bien, prends  
“ ces huit piâstres et envoie-les à ta bonne mère,  
“ dans ta lettre. Et il s’est retiré, après m’avoir  
“ pressé la main. Voyez ce que je lui dois de  
“ reconnaissance ! Prenez donc cet argent et tâchez  
“ qu’il adoucisse vos peines. Et priez bien le bon  
“ Dieu pour notre bienfaiteur. Quant à moi, j’ai  
“ le cœur si gai, que je travaillerai demain comme  
“ deux hommes.”

*Les habitants.*—Mais, Monsieur le curé, votre  
petit Baptiste vaut son pesant d’or. Quel bon  
cœur ! Et aussi, quelle bonne tête !

*M. le curé.*—Ah ! voyez-vous, mes bons amis, la  
bonne éducation, reçue sur les genoux de la mère,  
porte toujours des fruits abondants et délicieux. Si  
au lieu des bons conseils et des bons exemples, que  
la mère du petit Baptiste lui a donnés, à mesure que  
sa faible intelligence se développait, elle ne lui eût  
donné que de mauvais exemples, sans jamais lui  
parler de ses devoirs religieux, cet enfant, avec les  
facultés qui le distinguent, aurait probablement fait  
le malheur de sa famille. Ainsi vous voyez que  
*l’on recueille toujours ce que l’on sème.*

Maintenant, transportez-vous dans la famille du  
petit Baptiste au moment où sa lettre y arrive. La  
mère voyant qu’elle est à son adresse, brise le  
cachet en toute hâte, et la parcourt à voix basse,  
du commencement à la fin. Quand elle fut rendue  
au *post scriptum*, elle jette un cri d’étonnement  
qui transporta toute la famille de la plus vive  
curiosité.

Le père voyant sa bonne vieille couvrir cette lettre de larmes et de baisers, lui dit : Mais, ma vieille, qu'est-ce qu'il y a ? Est-il arrivé quelque malheur à notre enfant ? parle tout de suite. — Ah ! non, bon Dieu, mais je ne puis parler... J'ai trop de peine... j'ai trop de joie... Notre petit Baptiste est toujours notre petit Baptiste, vas... toujours même cœur... toujours même courage. ....Après ces réflexions, la pauvre mère put enfin commencer la lecture de la lettre, à haute voix. Tout fut écouté avec un silence religieux, et des larmes abondantes s'échappaient de tous les yeux, même de ceux des plus jeunes de la famille. En voyant les huit piastres, le père et la mère eurent la même pensée, et se dirent : nous allons d'abord prendre, sur cet argent, trois chelins pour faire dire trois basses messes ; l'une en l'honneur de la bonne Vierge, la seconde en l'honneur de St. Jean-Baptiste, la troisième pour les âmes de nos parents défunts et toutes les âmes du purgatoire. Ces messes seront pour remercier Dieu des grâces dont il nous comble, et pour attirer la protection du ciel sur notre enfant et son bon maître. Les enfants accueillirent cette proposition avec bonheur, car la mère avait inspiré à tous des sentiments religieux.

Quand un rayon de bonheur arrive, on a bien vite oublié les misères du passé. Aussi, fallait voir cette famille, folle de joie, faire les plus beaux projets pour l'avenir, voir toutes choses sous le plus beau jour. Après avoir retranché la petite somme de trois chelins dont nous avons parlé, on prit quatre piastres et deux chelins pour acheter des vêtements nécessaires pour tous les membres de la famille, le reste fut dépensé pour les provisions de bouche. Le tout fut réglé sans luxe.

*Les habitants.*—Monsieur le curé, les enfants qui

procurent autant de joie à leurs parents, deviennent rares aujourd'hui, et le nombre de ceux qui les attristent, est bien plus considérable!

*M. le curé.*—A qui la faute, mes bons amis!

*Les habitants.*—Dame, nous savons, Monsieur le curé, que tous les parents ne sont pas aussi soigneux pour leurs enfants que ceux du petit Baptiste.

---

## RECETTES.

---

### PROCÉDÉ BIEN SIMPLE POUR PRÉSERVER LE FER DE LA ROUILLE.

La suie mêlée avec de l'huile ou du goudron empêche le fer de se rouiller. Le fer employé dans la maçonnerie peut devenir dangereux, quand il se rouille, car alors il se gonfle, fait casser les pierres, et par suite, fait crôler les murailles. Pour éviter ces accidents et bien d'autres, il faut, avant de l'employer, le couvrir de plusieurs couches du mélange que nous venons d'indiquer.

### AUTRE RECETTE.

Moyen de reconnaître l'âge d'un cheval passé huit ans.

Quand le cheval a passé huit ans, il se forme à la partie supérieure de sa paupière une ride. Ensuite, avec chaque année, il se produit une ride nouvelle. Cette découverte est d'autant plus importante, qu'elle permet de découvrir l'âge exact d'un cheval, et pourra mettre un terme à la friponnerie, qui a eu si beau jeu jusqu'à ce jour.

---

## PAIN ET FROMAGE.

### II

#### QUI ÉTAIT LIOFRED.

(Suite.)

Il faut ajouter que Liofred comptait parmi les officiers instructeurs. Quand il voyait un de ses camarades empêché, il s'offrait de bonne grâce à faire son service et ne se plaignait jamais des longues heures qu'il passait pour les autres au soleil. Il fallait le voir avec sa compagnie, se mêlant familièrement aux caporaux, ou criant à pleins poumons : Une, deux, trois, quatre ! . . . . Arme au bras ! . . . .

Et malheur au sergent qui, en sa présence, aurait maltraité une recrue !

Volontiers, Liofred donnait des leçons d'escrime aux sous-lieutenants nouveaux-venus. Ceux qui allaient le visiter le trouvaient ordinairement dans un petit salon qu'il avait décoré lui-même. Il avait dessiné, là le croquis d'une redoute, ici un camp retranché, plus loin des casernes, des redans, des fortins et des fortresses ; on eût dit un musée de fortifications.

Au milieu de tant d'images de guerre, il existait une image de paix ; c'était une copie d'un Sassoferato, une madone aux traits angéliques, respirant la douceur et la suavité.

Quelqu'un des jeunes officiers venait-il heurter à sa porte, il se levait aussitôt, courait à sa rencontre, le visage souriant, et lui donnait une cordiale poignée de main. Puis, il décrochait les fleurets, appuyait le doigt sur les boutons et remettait le fer entre les mains de l'élève.

Maintes fois, pendant la leçon, il advint à ses amis de parcourir d'un oeil curieux les livres qui meublaient le cabinet, et ils virent la plupart des stratéges italiens et étrangers. Parmi les ouvrages de stratégie terrestre s'en étaient glissés quelques-uns de la stratégie du ciel, entr'autres une *Philothée* de saint François de Sales et une *Imitation*, dorée sur tranche, qu'un fréquent usage avait noircie et fanée. Les jeunes gens se montraient en souriant ces ouvrages et puis revenaient à la leçon.

Une après-dinée, Liofred croisait le fer, comme d'habitude, avec un de ses élèves. Dans le feu de l'action, il arriva qu'a-

près un nombre de feintes et d'engagement, le novice, déjà formé par ce maître habile, lui porta un coup qui pouvait lui être fatal. Liofred un peu en retard, réussit néanmoins à lier le fer de son adversaire, mais non pas assez vite pour empêcher la pointe du fleuret d'emporter un morceau de sa chemise et de le lancer avec un petit objet qui était dessous contre la paroi de l'appartement.

Cet objet n'était autre chose qu'un crucifix d'argent, qu'il portait habituellement suspendu à son cou. Les assistants, en l'apercevant, parurent ébahis, et l'un d'eux se baissa pour le ramasser. Liofred remarqua la surprise de ses camarades ; il recueille lui-même son crucifix, l'essuie avec le revers de sa manche, l'attache au même cordon et le replace sur sa virile poitrine, en disant ces simples paroles : C'est un souvenir que j'ai reçu de ma mère au jour de ma première communion ; je ne le laisserai ni dans une salle d'armes, ni sur un champ de bataille ; je veux mourir avec lui.—Et, sans se dérocerter, il reprit la leçon interrompue.

Quand les plus riches de ses élèves lui offrait une rétribution, il l'acceptait sans respect humain. Quand les autres, moins fortunés, lui parlaient de payer ses services :

Camarades, leur disait-il, si je fais le métier de prévôt, c'est pour me dégourdir la main et transpirer ; voulez-vous que nous restions amis, ne me parlez pas d'argent.

Et il disait cela d'un air si ouvert et si bon, qu'on n'insistait pas.

Au milieu de tant de qualités aimables qui faisaient de Liofred un jeune homme accompli, il en était une vraiment héroïque, l'amour qu'il portait à sa vieille mère. Quand il pouvait la garder auprès de lui, son premier soin, en arrivant en garnison, était de lui trouver un appartement dans le quartier le plus convenable et le plus salubre de la cité.

Après le dîner, les officiers se réunissent ordinairement au café pour jouer ou lire la *Gazette militaire*. C'était l'heure que Liofred avait choisie pour conduire sa mère à la promenade. Il mesurait son pas sur le sien, se penchait amicalement vers elle, et lui donnait le bras avec une attention si délicate, qu'on eût dit le triomphe de l'amour filial.

La vénérable dame, en se voyant ainsi au bras de son fils, de cette fleur d'officier en brillant uniforme, regardé et admiré de tous, marchait avec une douce fierté ; elle semblait avoir retrouvé la fraîcheur et les forces de ses jeunes années. Passant auprès d'elle, envieuses de son sort, les autres mères disaient : Heureuse la femme qui, au déclin de ses jours, possède un tel soutien !

Un spectacle plus touchant encore, c'était quand Liofred la conduisait à l'église, les dimanches et les jours de fête. Il venait en grande tenue, apportait une chaise pour sa mère, et, détachant son sabre, par respect pour le saint lieu, il le posait sur l'agenouilloir. La messe terminée, il laissait le peuple s'écouler, et puis retournait au logis comme il était venu.

Si les exigences du service ou l'instabilité de son séjour ne lui permettaient pas d'appeler sa mère auprès de lui, il la confiait aux soins d'une ancienne et fidèle servante, aussi tendre et aussi dévouée pour la mère que pour le fils. Liofred ne laissait pas écouler une semaine sans écrire à la maison ; obtenait-il un congé, il courait auprès de sa mère, et c'était pour tous les deux le comble du bonheur.

Tel était Liofred : tel il était connu de ses camarades et de ses chefs ; tel il était connu aussi d'Agnès ; d'Agnès, la bonne, la pieuse, l'aimable fille du général Bruni. Entre Liofred et Agnès il existait des vœux et des espérances, quand le triste accident de la montre perdue vint renverser tous les projets d'avenir.

*A continuer.*

---

## CONDITIONS :

---

La *Gazette des Familles Canadiennes* paraît tous les quinze jours. Le prix de l'abonnement, qui n'est que D'UN ÉCU, doit être payé invariablement au commencement de chaque année.

Toutes les correspondances concernant la rédaction et les abonnements, ainsi que les échanges, devront être adressées au rédacteur, à St. Jean Chrysostôme.

☞ Nous autorisons tous ceux à qui nous adressons plusieurs exemplaires, à recevoir le prix des abonnements.

On pourra déposer à Québec, le prix des abonnements chez M. le secrétaire de l'archevêché.

À Montréal, le Révd. M. Picard, du séminaire de St. Sulpice, M. J. Godin, professeur à l'école Normale Jacques Cartier, et M. Pierre Picard marchand d'ornements d'église, sont chargés d'enregistrer les nouveaux abonnés et de recevoir le prix de leur abonnement.

À Rimouski, M. l'abbé J. Gagné, du séminaire de cette localité, nous rendra les mêmes services.